

---

M A N U S C R I T

---

***SHOURA***  
***Mission d'identification de la vie***

de Roee Joseph

traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz

cote : HEB26D1416

année d'écriture de la pièce : 2024  
année de traduction de la pièce : 2025



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international  
de la traduction théâtrale ».

## PERSONNAGES

Moi – 30 ans

Yonathan – 40 à 50 ans

Shrada – 30 ans. Druze

Le Monde – 5800 ans

Rosa – 23 ans

Boaz Hamami – 50 à 55 ans

Un Soldat qui chantait – 20 à 30 ans

Ilan ou Erez – 34 ans

Meyrav – dans les 45 ans

Aviad – 25 à 30 ans

Shlomo Teitelbaum – 34 ans

Itaï avec un grain de beauté, qui lit *Harry Potter* en anglais – 25 à 30 ans

Un soldat qui écrivait son journal – 25 à 30 ans

Tzion, chauffeur routier – 34 ans

Soldat 1, Soldat 2, Soldat 3, Soldat 4, Soldat 5 – tous de 18 à 40 ans

Nofer, du ministère de la Santé – 30 à 40 ans

Adira, du ministère de l'Intérieur – plus de 50 ans

Un papillon blanc

Des nuages de fin d'été

*Note de l'auteur :*

*La pièce peut être jouée par un nombre variable de comédiens, voire par un seul. À la création, ils étaient neuf sur scène.*

*Dans la mesure du possible, la pièce se jouera sur une scène dont les proportions rappellent celle d'un tapis roulant ou d'une chaîne de montage, c'est-à-dire un plateau large et peu profond.*

*À l'arrière-plan, c'est un défilé incessant d'« ekkyklēmas », en l'occurrence des chariots mortuaires : il s'agit de tables roulantes en inox, poussées par tous les participants du spectacle. Sur chacune d'elles est posé un sac mortuaire noir ou blanc, hermétiquement fermé, de la taille d'un corps humain – d'un cadavre. Chaque sac porte une étiquette rose sur laquelle est inscrit en noir un numéro composé de 5 chiffres, par exemple : 45073.*

## PROLOGUE

*Tous ceux qui poussent les chariots mortuaires dans le défilé décrit ci-dessus – et peut-être pas uniquement eux – fredonnent tout bas la chanson Jours Blancs (poème de Lea Goldberg mis en musique par Shlomo Ydov<sup>1</sup>). Il est possible que de temps en temps, l'un d'eux lise à haute voix le numéro à 5 chiffres qui se trouve sur son ekkyklêma.*

MOI.– Cette pièce ne peut commencer que par de plates excuses adressées au commandant de la police militaire, un réserviste borgne qui, dès mon arrivée, s'est tourné vers moi et m'a lancé : « T'as pas intérêt à tirer un spectacle de ce que tu vois ici, je te le dis sur le ton de la rigolade, mais sache que je suis hyper sérieux. » Moi, cette réflexion m'a foutu le cafard pour toute la journée, un cafard qui s'est finalement soldé par un message que je lui ai envoyé en fin d'après-midi et qui disait ceci : « *Hello Victor, si vous avez le temps tout à l'heure, j'aimerais rediscuter un peu plus en détail de ce que vous m'avez dit.* » Message resté à ce jour sans réponse.

*Un des personnages de la chaîne du fond de scène, Yonathan, se détache et s'approche.*

YONATHAN.– (*au public*) Ekkyklêma. Dans le théâtre antique, les Grecs avaient pour règle de ne pas montrer la mort sur scène. Mais comme leurs tragédies en sont pleines, ils ont inventé l'ekkyklêma. Il s'agissait d'une plate-forme à roulettes sur laquelle était présenté le corps juste après son passage de vie à trépas. Selon certains spécialistes, la chose avait pour but d'éviter les visions d'horreur. En ce qui me concerne, je ne suis pas persuadé que les Grecs tenaient vraiment à éviter les « visions d'horreur ». Il suffit de lire une seule des 32 tragédies parvenues jusqu'à nous pour se convaincre qu'ils avaient au contraire un besoin vital d'atrocités. Et je vous garantis que voir une ekkyklêma, c'est pire que voir l'instant précis de la mort. Tenez, par exemple...

*Le défilé de chariots s'arrête soudain. Le fredonnement cesse. Yonathan indique l'une des ekkyklêmas sur laquelle est posé un sac mortuaire de petite taille.*

Ce sac. 45073. Soudain, il est là, plus petit, au milieu de tous les grands sacs identiques qui défilent. Un bébé peut-être ? Ou juste des os ? Va savoir... Va. Savoir.

## TABLEAU I

*Shrada est occupé à scrolller sur son téléphone.*

---

<sup>1</sup> Ndt : ce poème est chanté au tableau XIII où il apparaît dans son intégralité, traduit par Laurence Sendrowicz, afin de pouvoir être mis en musique si besoin.

MOI.– (*sans doute au public*) C'est Shrada Faradje qui m'a poussé à écrire. Lui et moi, on sert ensemble dans la même unité de réserve. Il a insisté en disant que ça devrait être ma prochaine série. Comme je n'étais pas certain d'avoir la patience de lui expliquer la différence entre une série et une pièce de théâtre, je me suis simplement mis au travail. J'avais d'abord refusé. Jusqu'à mon cinquième... ou mon sixième jour à Shoura, dans cette base militaire où notre mission consistait à trier les cadavres.

Je venais de terminer une cigarette, la deuxième de la journée. À ce propos, je précise que depuis, je comprends qu'on puisse commencer à fumer à 30 ans. Je comprends aussi qu'on puisse soudain découvrir Dieu à 30 ans et devenir très pratiquant ou faire le chemin inverse, enfin... Depuis, je comprends qu'on puisse commencer tout un tas de choses à 30 ans. Fumer, pour l'instant, je le fais deux fois par jour. Dieu, j'ai décidé que non.

SHRADA.– (*à Moi*) Je l'imagine déjà, la série. Et je te préviens, de l'imagination, j'en ai des tonnes. Donc, tu commences par un signal sonore, un bip. Ça marche toujours, les bips. Le mec, il regarde son portable et là... là... y a un message qui apparaît : *infiltration suspecte à la frontière avec la bande de Gaza*. Il pose le téléphone, file dans sa cuisine, va allumer la télé et on entend en arrière-plan – là, faut chercher un reportage pour montrer comment ça a commencé – on entend par exemple : « Probable infiltration de terroristes ayant causé un nombre indéterminé de victimes », tu vois, le genre de trucs qui te chopent tout de suite. *Édition spéciale*, et sur la bande passante : « Des centaines de civils, de soldats et d'agents de sécurité sans doute pris en otage. » C'est bon pour un début, non ?

MOI.– Grave.

SHRADA.– Le mec, il laisse tout en plan, c'est la panique, il court dans la chambre, là, y a sa femme. (*un temps*) D'ailleurs, c'est exactement ce qui m'est arrivé. (*un temps*) Donc, il court réveiller sa femme, il lui dit : « Écoute, y a une attaque dans tout le pays, c'est la cata. » Et là, il en rajoute encore un peu, comme si tout ça, c'était juste histoire de lui faire peur, à sa meuf, et qu'elle se lève rapide pour aller bosser...

MOI.– Mais c'est un samedi.

SHRADA.– Ah... oui... Donc, c'est le lendemain que je suis allé travailler ? J'ai fait quoi, ce jour-là ? Qu'est-ce que j'ai fait ce jour-là ? Bon, laisse un blanc... ça va me revenir. Waouh. Panique à bord – c'est super, là, t'as le début qui tue.

Maintenant, t'abandonnes le mec et tu reviens en arrière à l'endroit où le bordel a vraiment commencé : des gens qui dansent. Parce que tout le prologue, c'est un saut en avant et maintenant saut en arrière, on est à la rave party. Faut qu'on puisse bien se la représenter. Crois-moi, ça va être de la balle, les gens, ils dansent, ils sont contents, les types de la sécurité se baladent, tranquilles. Y a des tas de vidéos prises sur place, tu pourras récupérer des images.

Mais avant ça – ellipse.

Tu passes à une guetteuse assise à son poste d'observation. Elle voit des gars du Hamas avec des cartes à la main – des plans, je veux dire –, c'est une histoire vraie, faut juste

vérifier si c'est pas une info classifiée, heu... ben non, c'était dans les médias, donc c'est bon. Elle transmet à ses supérieurs, elle leur dit : « Écoutez, je vois des membres du Hamas le long de la frontière. » Et eux, ils lui répondent : « T'inquiète, ces enculés, ils ont pas les couilles de faire quoi que ce soit. » Là, faudra développer. Et le stade d'après, tu retournes à la rave.

LE MONDE.— A L E R T E.

ROSA.— Vous avez entendu une alerte ? Oui ou non ? Il se passe quoi ?

*Des gens se mettent à courir vers les abris. Interceptions de roquettes dans le ciel. Shrada et Moi ne bougent pas et restent à regarder.*

SHRADA.— Y a pas d'alerte. C'est loin, tu vas voir, ça explose par là-bas.

MOI.— (*peut-être au public*) La raison pour laquelle je refusais d'écrire, c'était que je ne me sentais ni la légitimité de l'historien ni celle du diariste. Parce que, ce qui m'intéressait, c'était plutôt des anecdotes insignifiantes, rien d'essentiel à la survie. Et puis, impossible de saisir la grande histoire quand tu es en plein dedans. Moi, je ne peux qu'évoquer cette femme qui a dit qu'elle s'appelait Ivy. Elle est entrée dans la tente où on trie les cadavres et elle s'est mise à nous distribuer des barres de chocolat au lait et aux noisettes, enveloppées dans du papier d'aluminium, enveloppé dans du papier vert. Je lui ai demandé : « Tu viens d'où ? Parce que du chocolat comme ça, il n'y en a qu'à Tel-Aviv. » Elle m'a répondu : « Je viens de Tel-Aviv ! » Du coup, je lui ai dit que moi aussi, elle m'a dit que ça se voyait — ça, c'était bizarre, parce je portais l'uniforme, mais bon, apparemment ça se voyait quand même. En plus j'étais le seul réserviste à avoir posté sur Instagram un message destiné à une grande marque de cosmétique israélienne dont je tairai le nom. Je leur demandais de montrer leur patriotisme en me faisant don d'une crème contour des yeux, d'une crème de jour et d'une crème de nuit, et aussi d'un booster à la vitamine C pour la peau du visage, comme ça, quand je me regarderai dans la glace le matin, je n'aurai pas de cernes... ou peut-être que c'était pour m'assurer de ne pas ressembler aux cadavres qui défilaient devant nous. Excusez-moi, mais je vous ai prévenus dès le début que je ne m'inscrirais pas dans la grande histoire.

SHRADA.— Il est quelle heure ?

MOI.— 19h20.

SHRADA.— On a bientôt fini. Presque.

MOI.— (*se contente d'une expression qui signifie : « ouais »*)

Tout ce que tu me proposes, c'est très bien, mais je n'écris pas une série, j'écris une pièce de théâtre. C'est un peu différent.

SHRADA.– Dommage. Tu devrais m'écouter. Avec une série, tu te feras des couilles en or. Ta pièce de théâtre, combien elle te rapportera ? Que dalle !

MOI.– Tu as raison. Mais je ne sais pas écrire de séries.

*Shrada a une grimace et un haussement d'épaules de « tant pis pour toi ». Il recommence à scroll sur son téléphone.*

Bon. (*au public sans doute*) Aujourd'hui, j'ai vu un soldat qui chantait tout en poussant son cadavre. Il chantait *Jours blancs et longs*. Et moi, voilà, j'ai terminé ma cigarette et j'ai juste envie de continuer à fumer...

Drôle de paysage : une petite route d'asphalte tortueuse, avec en son milieu une bande blanche un peu effacée. Plus loin une grande tente. Blanche, elle aussi. C'est là que défilent les corps, posés sur des brancards, posés sur les chariots en inox.

SHRADA.– (*à Moi*) Parle de ce qu'on fait ici – des cadavres qui passent les uns derrière les autres – décris tout ça : nous, le ministère de l'Intérieur, le ministère des Religions, le ministère de la Santé... non, pas la Santé, ils parlent pas, eux. Jamais. Et tu pourrais ajouter un croquis pour que ça soit plus clair. Décris les médias qui sont venus, la bouffe, l'organisme ultrareligieux spécialisé dans l'identification de victimes de catastrophes et ses volontaires qui sont toujours les premiers à débarquer. Décris nos recherches, la manière dont on essaye de croiser les informations, toute notre inventivité pour trouver quelque chose. Et écris qu'ils voulaient pas de nous ici, pas d'enquêteurs. Écris les histoires des cadavres et écris aussi celles des vivants qui servent dans cette base de merde, comme Boaz Hamami, ou l'autre, du ministère de l'Intérieur, comment il s'appelle déjà... ?

MOI.– Ohad.

SHRADA.– Ouais, c'est ça, Ohad.

MOI.– Mais qu'est-ce que tu veux que j'écrive là-dessus ? Tout ça, ça donne peut-être le contexte mais...

SHRADA.– Sans contexte, personne y comprendra rien, alors que justement, faut que les gens comprennent. Donc tu commences par l'ambiance et après, tu passes à des choses plus... tu sais... plus... plus lourdes, quoi.

MOI.– (*au public sans doute*) La vérité c'est que, comme la plupart du temps, Shrada avait raison. Donc pour commencer, je me suis dit que je devrais parler de ce qui, sur le moment, était évident pour moi. Par exemple préciser que Shrada est druze, que les Druzes servent dans l'armée, que lui et moi, on est des réservistes de la police militaire et que c'est pour ça qu'on a été affectés à la base de Shoura. Que Shoura, c'est l'endroit où ont été regroupés les corps après le massacre du 7 octobre. Que ces corps ont été conservés

dans des containers frigorifiques à une température de moins 8 degrés. Et que nous, on passait 12 heures par jour dans ce camp.

SHRADA.– Moins 18 degrés, pas moins 8.

MOI.– Moins 18 ? Tu dérailles, tu sais comme c'est froid, moins 18 ? Non, non, ici, on les garde à moins 8. Je l'ai clairement entendu.

SHRADA.– Moins 18, c'est pas moi qui décide.

MOI.– Impossible, tu as mal compris.

SHRADA.– Demande à l'autre... comment il s'appelle déjà ?

MOI.– Ohad ?

SHRADA.– Non, non. L'autre, de la police, Boaz.

MOI.– Boaz.

BOAZ.– C'est moins 18. Évidemment.

MOI.– (*au public peut-être*) Finalement, Shrada n'a peut-être pas raison la plupart du temps. Il a raison tout le temps.

SHRADA.– Que tu saches : les Druzes ont toujours raison.

MOI.– Et pourquoi on ne parlerait pas de la première fille qu'on a croisée ici... enfin, la première à part celle qui monte la garde à l'entrée et qui, tous les matins, fait semblant de ne pas nous reconnaître...

SHRADA.– Ah oui, celle qui est postée à l'entrée, pas la peine de la mentionner, celle-là. Efface.

MOI.– (*l'appelle*) Rosa !

ROSA.– C'est quoi, ça ? Ils sont où, vos uniformes ? Je comprends pas qu'on vous ait envoyés ici sans vérifier. Bon, j'essayerai de vous dégoter quelque chose pour demain. Parce que là, dommage, à la fin de la journée, vous allez être obligés de jeter à la poubelle tout ce que vous portez. Lequel des deux supporte le mieux les visions difficiles ?

MOI.– Je pense qu'on y arrive tous les deux.

ROSA.– Bon, alors toi, tu vas au PRC...

MOI.– Au quoi ?

ROSA.– Au PRC. Au Poste de Regroupement des Cadavres. P-R-C. Tu vas au 1, (*à Shrada*) et toi, tu vas au 2.

MOI.– (*au public sans doute*) Tout le chemin pour arriver au PRC-1 et au PRC-2, j'avais envie de lui demander lequel était le pire.

ROSA.– (*à Moi et à Shrada*) Je vous explique comment ça marche ici. Vous voyez, le ruban orange, là, qui traverse la tente sur toute sa longueur ? Vous, vous vous asseyez de ce côté-là, derrière les tables où vous posez vos ordinateurs et en principe, vous n'avez pas le droit d'en bouger... les cadavres sont amenés de l'autre côté des tables, derrière le ruban. Pour chaque cadavre qui arrive, vous devez croiser les renseignements récoltés. Dès que vous en découvrez un qui relève du contingent, de l'armée de réserve ou de n'importe quelle autre force de défense, vous le notez pour qu'il soit envoyé illico aux funérailles militaires. Pas un seul corps ne sort d'ici sans que vous nous confirmiez avoir vérifié. Vous signez et vous indiquez l'heure.

SHRADA.– (*à Moi*) Ça, c'était au début.

MOI.– (*peut-être au public*) On a passé les premiers jours à voir défiler les cadavres, jusqu'au moment où ne sont restés que ceux qu'on n'avait pas réussi à identifier. Et là, pour trouver un détail significatif, on a dû s'y prendre autrement. On avait des photos qu'on devait observer attentivement à la recherche d'un signe qui nous mettrait sur la piste. On notait ce qu'on trouvait et on classait les corps en fonction de données...

SHRADA.– Corps carbonisé, corps en putréfaction, rien que des os, avec tête, sans tête.

MOI.– On réfléchissait tout le temps à ce qui pouvait être important, et on définissait des critères de recherche en faisant des tableaux. Comme ça, si on avait besoin de prendre des empreintes digitales par exemple, on pouvait demander à l'ordinateur de nous indiquer tous les numéros des corps qui avaient encore des mains, etc. On les classait par groupes.

SOLDAT QUI CHANTAIT.– 43820.

SHRADA.– Anneau d'homme, en or, à l'annulaire de la main gauche, sans doute une alliance. Cadavre qui ne semble pas complet.

YONATHAN.– Son nom ?

SOLDAT QUI CHANTAIT.– 42820